

Christian Delporte

LA
FOLE HISTOIRE
**CHARLIE
HEBDO**
D'UN JOURNAL
PAS COMME
LES AUTRES

Flammarion

**AUCUN AUTRE JOURNAL
NE RESSEMBLE À CHARLIE HEBDO,
NI EN FRANCE NI AILLEURS
DANS LE MONDE.**



**IL Y A CINQUANTE ANS,
IL RÉINVENTAIT LA SATIRE.
SON HISTOIRE, C'EST LA NÔTRE.**

Flammarion

LA
FOUR HISTOIRE
**CHARLIE
HEBDO**
D'UN JOURNAL
PAS COMME
LES AUTRES

Christian Delporte est historien, directeur de la revue *Le Temps des médias*. Passionné de BD, dessinateur à ses heures et lecteur assidu de *Charlie Hebdo* depuis son adolescence, il a consacré sa thèse d'histoire au dessin de presse et compte aujourd'hui parmi les spécialistes de la caricature.

Du même auteur

- Les crayons de la propagande. Dessinateurs et dessin politique sous l'Occupation*, CNRS-Éditions, 1993.
- Chancel, l'œil et la griffe*, Epinal, 1993.
- Histoire du journalisme et des journalistes en France*, PUF, 1995.
- Intellectuels et politique au XX^e siècle*, Tournai, Casterman-Giunti, 1995.
- Trois Républiques vues par Cabrol et Sennep*, (avec Laurent Gervereau), Paris, BDIC, 1996.
- La III^e République, de Raymond Poincaré à Paul Reynaud, 1919-1940*, Pygmalion-Gérard Watelet, 1998.
- Les journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Seuil, 1999.
- Histoire des médias en France, de la Grande Guerre à nos jours*, (avec Fabrice d'Almeida), Flammarion, Champs, nouvelle édition, 2010.
- Images et politique en France au XX^e siècle*, Nouveau monde Éditions, 2006.
- La France dans les yeux. Une histoire de la communication politique de 1930 à aujourd'hui*, Flammarion, 2007.
- Une histoire de la langue de bois*, Flammarion, 2009 (nouvelle édition en 2011, Champs-histoire).
- Histoire de la séduction politique*, Flammarion, 2011 (nouvelle édition augmentée, Champs-histoire, 2012).
- Les grands débats politiques. Ces émissions qui ont fait l'opinion*, Flammarion, Champs-classiques, 2012.
- Come-back ou l'art de revenir en politique*, Flammarion, 2014.
- La grande misère*, Maisie Renault, présenté et annoté par Christian Delporte, Flammarion, 2015.
- Elysées en scènes*, (avec Sébastien Calvet), La Générale de Production-France TV-Nouvelles écritures, 2015.
- Histoire de la presse en France, XX^e-XXI^e siècles*, (avec Claire Blandin et François Robinet), Armand Colin, 2016.
- La communication politique : l'art de séduire pour convaincre*, (avec Terreur graphique), Bruxelles, Le Lombard, 2017.
- Philippe Henriot. La résistible ascension d'un provocateur*, Flammarion, 2018.
- 100 ans de journalisme. Une histoire du Syndicat national des journalistes*, Nouveau-monde éditions, 2018.

Christian Delporte

LA
FOUR HISTOIRE

**CHARLIE
HEBDO**

D'UN JOURNAL
PAS COMME
LES AUTRES

Flammarion

© Flammarion, 2020
ISBN : 978-2-0815-0499-8

Avant-propos

« L'humour fait mal. L'humour fait peur.
Toujours, parce que l'humour, c'est le réel.
Le réel débarbouille du masque de l'habitude. »

(François Cavanna,
Charlie Hebdo, 12 juillet 1971)

Ce que j'ai vu ce jour-là et les jours suivants, je ne vous le raconterai pas. Je ne vous donnerai pas l'adresse, je ne dirai rien du dispositif de sécurité ni des locaux où se fabrique *Charlie Hebdo*. Chaque visiteur du journal s'y engage et trahir sa parole exposerait à des poursuites pour mise en danger de la vie d'autrui. Il en est ainsi depuis 2015 et l'attentat qui a décimé la rédaction : *Charlie Hebdo* vit dans un bunker.

Quand on s'assied à la table des *Charlie*¹, on pense nécessairement à Cabu, à Wolinski, à Charb, à Tignous, et à tous ceux que le fanatisme religieux a emportés, dans une rafale de kalachnikov. On sait aussi que tous, autour de cette table, ne cessent d'y penser, à commencer par les rescapés du massacre, tel Fabrice Nicolino. « Le 7 janvier 2015 est la date rouge sang qui sépare

1. Je tiens à vivement remercier pour leur accueil et leur aide Riss, Julien Sérignac, Alice et toute l'équipe de *Charlie Hebdo*.

deux vies, expliquait-il, trois ans après la tragédie. Avant, il y avait les blagues de Charb qui nous faisaient pleurer de rire, les petits gâteaux de Cabu, déposés avec grâce sur la table, les mots coquins de Wolin, l'arrivée tonitruante de Tignous, le rire à pleines dents de Bernard, les cris d'Elsa. Et depuis, un deuil que nous portons tous, et qui ne finira jamais. » Laisse pour mort par les terroristes, condamné depuis par une fatwa, protégé jour et nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, Riss, le patron de *Charlie Hebdo*, confiait à TF1, le 7 janvier 2020 : « Je cohabite avec la douleur. Ça tourne dans la tête du matin au soir. Au point de se demander si l'on ne va pas devenir fou. »

Mais l'histoire de *Charlie Hebdo*, qui a voulu continuer à vivre et à rire, malgré les morts, malgré la souffrance, malgré le chagrin, ne se résume pas à la pire catastrophe qu'a vécue un journal dans l'histoire de la presse. *Charlie Hebdo*, c'est d'abord une aventure humaine et intellectuelle, lancée voici cinquante ans par des bricoleurs de génie, des artisans inventifs qui s'appelaient Cavanna, Bernier, Cabu, Gébé, Reiser ou Wolinski. Ils avaient soif de liberté, dans une France où les journaux, alourdis par les convenances et la routine, charriaient l'ennui. Ils ne se reconnaissaient pas dans le dessin de presse de l'époque, pris en tenaille entre une caricature politique commentant le quotidien parlementaire et un dessin d'humour se contentant d'illustrer les histoires drôles éculées du café du commerce. Pour eux, l'humour devait être corrosif, cruel, sans limites, porteur d'une critique féroce de la société et des sots cultivant ses travers, et tant pis si cela indignait le bourgeois bien-pensant !

On la croyait définitivement terminée, cette aventure, quand l'hebdomadaire, faute de lecteurs, avait mis la clef sous la porte, à la veille de Noël, en 1981. Le sentiment d'échec nourrissait l'amertume et décomposait les amitiés. Pourtant, à bien y réfléchir, une histoire de onze ans, menée sans moyens, sans publicité, en toute indépendance, ce n'était pas si mal. Définitivement

close, l'aventure *Charlie Hebdo* ? C'était compter sans la ténacité d'un homme, peut-être le plus grand caricaturiste de sa génération, Cabu. Il n'avait jamais renoncé à voir revivre dans les kiosques un vrai journal de dessinateurs, capable de faire émerger les jeunes talents, un journal critique, mordant, tournant en dérision le grotesque des puissants. Il rêvait de faire renaître *Charlie Hebdo*, un *Charlie Hebdo* différent du premier, adapté à son temps, mais fidèle à son esprit. En 1992, la chose est enfin possible. Alors, il fonce, avec son ami Philippe Val. Comment appeler le nouveau journal ? « Et pourquoi pas *Charlie Hebdo*... si bien sûr Cavanna est d'accord ? » suggère malicieusement Wolinski. Cavanna, qui grogne à l'idée de refaire un journal – « encore du travail ! » –, accepte le retour du titre. *Charlie Hebdo* revient, Cabu est aux anges. L'aventure reprend son cours et, vingt-huit ans plus tard, le journal est toujours là, reconnaissable entre tous.

Bien sûr, le second *Charlie Hebdo* se distingue du premier, plus centré encore sur l'actualité, plus politique, plus clairement marqué à gauche, plus professionnel aussi. Mais il ne faudrait pas croire que les fondateurs du journal étaient de simples amuseurs insolents, « bêtes et méchants ». Caractéristique d'un certain esprit post-68, le *Charlie Hebdo* des années 1970, qui dénonçait la censure, les tabous sociaux, défendait les libertés, se délectait des nouvelles cultures, faisait découvrir l'écologie à ses lecteurs, reposait sur des valeurs universelles d'humanisme, héritées des Lumières. Ces valeurs sont toujours celles de *Charlie Hebdo*, cinquante ans plus tard.

Charlie Hebdo est unique au monde. Certes, il existe ailleurs des journaux satiriques, des journaux d'humour où le dessin raille la sottise des contemporains, mais aucun ne le fait avec autant d'irrespect assumé, en repoussant les limites des convenances, en considérant qu'on peut rire de tout. « Un dessin, c'est un coup de poing dans la gueule », disait Cavanna. En écho,

Pierrick Juin, l'un des jeunes dessinateurs du *Charlie* d'aujourd'hui, déclare : « Pour moi, un dessin de *Charlie*, c'est un truc qui cogne. » *Charlie Hebdo* a inventé un ton, un style, une familiarité avec ses lecteurs qui le distingue de tous les autres journaux.

« Bal tragique à Colombey : un mort » : *Charlie Hebdo* est né, un jour de novembre 1970, d'un clin d'œil irrévérencieux et d'une censure imbécile qui pensait faire taire définitivement l'impertinence. Mais en interdisant *L'Hebdo Hara-Kiri*, le ministre de l'Intérieur de l'époque a créé un monstre, *Charlie Hebdo*, plus effronté encore que le précédent. Bien des forces ont cru pouvoir l'abattre, en déclenchant contre lui des procès : l'Élysée, l'armée, la police, les anciens combattants, l'extrême droite, les catholiques intégristes, les associations musulmanes... Aucun journal, en cinquante ans d'existence, n'a subi autant de procès que *Charlie Hebdo* ! Mais il a résisté et, grâce à lui, la justice a reconnu que la liberté de rire, de railler, de caricaturer était un principe sacré de la liberté d'expression, d'opinion, d'information. Comme le reconnaissait le tribunal de grande instance de Paris, le 16 février 1993, la caricature joue le rôle d'un « bouffon » qui « remplit une fonction sociale éminente et salutaire et participe à sa manière à la défense des libertés ».

En 2015, la presse internationale, et singulièrement les journaux anglo-saxons, éprouvaient bien des difficultés à définir, pour leurs lecteurs, ce qu'était *Charlie Hebdo*. Le *Washington Post* le disait « irrévérencieux, vulgaire », le *Wall Street Journal* « athée et de gauche ». *NBC* expliquait qu'il n'avait « aucun scrupule à heurter qui que ce soit ». La réalité, c'est qu'il s'inscrit dans une tradition bien française de la presse satirique qui non seulement rit des travers, des vices, de la bêtise des hommes, mais donne à ses charges une tournure éminemment politique.

Cabu avait une grande admiration pour Honoré Daumier, et cette histoire, il la connaissait par cœur. En décembre 1831, le

jeune Daumier (il avait seulement 23 ans) dessina Louis-Philippe en « Gargantua ». Assis sur une chaise percée – son « trône » ! –, le monarque au visage en poire avalait l’or du peuple et déféquait des titres et des honneurs pour les notables corrompus. Le dessin, reproduit dans *La Caricature*, premier grand hebdomadaire satirique illustré, fondé par Philipon en 1830, fut exposé dans la vitrine du journal, galerie Véro-Dodat, faisant s’esclaffer les passants. La colère du roi n’en fut que plus terrible : il fit saisir le numéro, ordonna la destruction de la pierre de lithographie pour que le dessin ne puisse plus jamais être reproduit, et Daumier, traduit devant un tribunal, fut condamné à six mois de détention à la prison de Sainte-Pélagie et à 500 francs d’amende. Lâché en liberté provisoire, le dessinateur, quelques mois plus tard, récidiva dans ses charges contre Louis-Philippe. Il fut immédiatement incarcéré.

La presse satirique, par la répression subie, était ainsi reconnue comme un puissant levier de contre-pouvoir, un outil de combat contre la tyrannie, un instrument de lutte pour la liberté, au point que Pierre Larousse put écrire, en 1867, dans son *Grand Dictionnaire universel* : « De toutes les armes adoptées par les Républicains, la plus redoutable, la plus cruelle et la plus efficace fut la moquerie. »

La loi de 1881 sur la liberté de la presse libéra les énergies et favorisa l’essor des journaux satiriques et de la caricature. Monarchistes ou républicains, de droite ou de gauche, ils furent de tous les affrontements politiques qui déterminèrent l’avenir de la République. *Charlie Hebdo* est fils d’une presse satirique de gauche qui, elle-même héritière des Lumières et de la Raison, défendit Dreyfus, combattit l’influence de l’Église et toutes les formes d’obscurantisme religieux, mais dénonça aussi les abus du pouvoir, l’injustice, le militarisme ou le colonialisme, comme le firent, au début du XX^e siècle, *L’Assiette au beurre* ou *Le Canard sauvage*.

Charlie Hebdo réunit, au fond, deux traditions de la presse satirique de gauche, l'une républicaine et laïque, l'autre libertaire. La première y domine par ses valeurs, la seconde s'y affirme par la virulence de ses charges. À *Charlie Hebdo*, elles sont indissociables. Au demeurant, les équipes successives du journal ont toujours mêlé des hommes et des femmes se reconnaissant dans toute la diversité de la gauche et de l'extrême gauche. Ils étaient ou sont encore sympathisants des communistes, des écologistes, des trotskistes, des anarchistes, et même parfois des socialistes... S'il est vain de vouloir faire rentrer le journal dans une case politique, une chose est sûre, en tout cas : il n'est pas de droite !

Charlie Hebdo est né en 1970, mais son histoire ne commence pas à cette date. Il faut remonter bien avant, au moins à *Hara-Kiri*, et même au-delà, au milieu des années 1950, lorsque, dans les circonstances que je raconterai, le destin fait se rencontrer deux hommes que peu de chose, a priori, rapproche, François Cavanna et Georges Bernier. L'imagination de l'un, la hardiesse de l'autre se conjuguent finalement pour faire émerger un journal qui détonne dans le paysage de la presse française et sur l'avenir duquel personne n'oserait parier un kopeck. L'œil affûté de Cavanna, mais aussi ses coups de gueule permettent à des jeunots du crayon, Cabu, Reiser, Wolinski, Gédé, de débiter et de faire exploser leur talent. Car *Charlie Hebdo*, c'est d'abord un incroyable vivier de dessinateurs. Cela n'a pas changé, depuis. Au début des années 1990, le nouveau *Charlie Hebdo* révèle les Charb, Luz, Riss, Tignous. Aujourd'hui encore, l'hebdomadaire reste un magnifique tremplin pour les jeunes dessinateurs, car aucun autre journal ne leur offre un tel espace pour exposer leur talent, aucun autre ne leur permet de s'exprimer avec la liberté que leur donne *Charlie Hebdo*.

Ce livre, bien sûr, est l'histoire d'un journal bien peu ordinaire, mais surtout le récit de cette aventure humaine dont je parlais plus haut, celle d'hommes et de femmes libres qui, loin

de le regarder comme un pur divertissement, un simple alignement de gags et de bons mots pour faire rire le lecteur, ont toujours pensé que l'humour « plonge au fond des choses, extirpe les monstres pleins de pattes de leurs sales trous noirs et les jette en plein soleil », comme l'écrivait Cavanna en 1971. C'est cela, l'esprit de *Charlie Hebdo*.

Avant Charlie, Hara-Kiri

« Vous n’avez rien contre la jeunesse ? » Une jeune fille, tout sourire, vient de surgir devant François Cavanna et son ami Fred, qui déambulent près de la porte Saint-Denis, à Paris. Elle leur colle sous les yeux le journal qu’elle veut leur vendre, *Zéro*, uniquement distribué par colportage. Cavanna l’ouvre et, ô miracle, y découvre une foule de dessins qui tranchent avec le sinistre conformisme de ceux qu’on voit habituellement dans la presse. Depuis trop longtemps, il se lamente de devoir se « prostituer », comme il le dit, en essayant de placer ses dessins dans les hebdomadaires qui en publient le plus, comme *Ici Paris* ou *Le Hérisson*. C’est d’ailleurs dans les couloirs de ces journaux, le carton sous le bras, qu’il a connu Fred ; depuis, ils sont devenus inséparables. Il ne le sait pas encore, mais cette rencontre sur un trottoir parisien, en janvier 1954, va changer sa vie.

Aussitôt, Cavanna et Fred se précipitent au siège de *Zéro*, boulevard Bonne-Nouvelle. Ils sont accueillis à bras ouverts par son patron, Jean Novi, qui ne parvient pas à boucler le deuxième numéro. Qu’à cela ne tienne, grâce à leur imagination bouillonnante, ils vont l’aider à le remplir, à coups de dessins, de jeux absurdes, de petites annonces bidon, et même d’un texte burlesque sur les fausses bonnes affaires du jour que rédige Cavanna.

Très vite, Cavanna devient indispensable au journal. Il gravit tous les échelons jusqu'à être le rédacteur en chef, de fait.

C'est à *Zéro* que se situe une deuxième rencontre déterminante. Cavanna croise bientôt un personnage hors-norme qui, grâce à son bagout et à son culot, pourrait vendre du sable dans le désert. Il se nomme Georges Bernier. Il n'est pas encore le Professeur Choron, et ses intimes l'appellent « Jo ». Novi l'engage comme colporteur. Dès le premier jour, il vend autant de journaux que ses collègues. Au troisième, il en écoule plus du double, et Novi le propulse chef des ventes et responsable de l'équipe des colporteurs. Très vite s'installe entre François et Jo une amitié teintée d'admiration réciproque. Chaque soir, pendant six ans, Cavanna parle à Bernier du « chouette journal » dont il rêve, un journal cruel, hilarant, « anti-cons ». Et un jour de 1960, le second lance au premier : « On va le faire, ton journal. » Ainsi naît *Hara-Kiri*, sans lequel jamais *Charlie Hebdo* n'aurait vu le jour ; c'est là où se rode l'esprit du futur hebdomadaire, là où le flair de Cavanna révèle au public le talent des Gébé, Reiser, Wolinski ou Cabu.

Cavanna et Bernier, des années fondatrices

Cavanna est l'aîné de Bernier. En 1954, l'un a 31 ans, l'autre 25 ans. Aucun des deux n'est né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Luigi, le père de Cavanna, est un maçon italien venu s'installer en France. Il a épousé Marguerite, qui, issue d'une famille paysanne, travaille comme femme de ménage. Le couple s'est installé en région parisienne, à Nogent-sur-Marne, dans un quartier d'immigrés transalpins, où François a vu le jour et a grandi. Les parents de Bernier sont garde-barrière, dans un village d'Argonne, en Lorraine : Suzanne tient le passage à niveau, Léon change des rails sur la voie de chemin de fer. Le futur

Professeur Choron passe son enfance en regardant passer les trains. La famille Bernier vit à cinq dans deux pièces superposées.

Georges est sans doute plus studieux que François, mais les deux ont en commun le goût de la lecture. Bernier dévore les livres de l'école. Cavanna passe son temps à la bibliothèque de Nogent-sur-Marne, où il découvre avec émerveillement Homère, Rudyard Kipling, Jules Verne, mais aussi Molière, Rabelais ou La Bruyère. Il se passionne également pour le dessin, en découvrant les albums de bandes dessinées (*Les Pieds nickelés*, *Bibi Fricotin*) et les *comics* américains, de *Popeye* à *Tarzan*. Les deux partagent aussi très tôt un rejet viscéral des « bondieuseries ». De son propre aveu, l'école laïque a fait du premier communiant Cavanna un athée convaincu. Bernier a été enfant de chœur, servant la messe tous les matins à 7 heures. Un jour, le curé a voulu le punir pour une bêtise de même : « Tu vas te mettre à genoux pendant toute la messe, face aux gens ! » Georges s'est débattu. Le curé l'a alors enfermé dans la sacristie. L'enfant s'est enfui par une fenêtre : ses rapports avec la religion se sont définitivement arrêtés là.

La mère de Cavanna l'imaginait devenir instituteur. Mais la lassitude de l'école et le chômage de son père l'incitent à chercher du travail, dès l'âge de 14 ans. François enchaîne les petits boulots : vendeur sur les marchés, trieur de lettres à la Poste, tireur de voiture à bras, maçon – comme son père –, agent d'entretien dans une entreprise pharmaceutique. On est alors en 1943. Il a 20 ans et fait partie des 650 000 jeunes Français qui, réquisitionnés dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO), sont expédiés en Allemagne. Lui se retrouve près de Berlin, dans un camp affecté à une usine d'armement. Il y voit la fin de la guerre et y vit avec effroi les bombardements alliés, massifs et meurtriers (35 000 victimes françaises parmi les requis du STO). Il extrait les cadavres des décombres, creuse des trous pour ralentir l'avancée de l'Armée rouge. De tout cela, il conserve un souvenir traumatisant et une répugnance instinctive pour le bruit des armes.

Bernier aussi est marqué par la guerre. En 1940 – il n’a que 11 ans –, il tente, avec sa famille, de fuir la Lorraine devant l’avance de l’armée allemande. Peine perdue, la Wehrmacht va trop vite. Quand ils reviennent chez eux, les Bernier retrouvent leur maison pillée, saccagée. Georges retourne à l’école, passe brillamment son certificat d’études. Mais le malheur s’abat de nouveau sur lui : en 1943, son père est emporté par la tuberculose. Le salaire de sa mère ne peut suffire à nourrir ses trois enfants. Georges a 14 ans. La mort dans l’âme, il quitte l’école et trouve un travail dans une fabrique de beurre. Il devient responsable d’une immense baratte munie d’hélices. Un soir, avec des copains, il s’amuse avec la machine qui prend feu. Le patron dépose plainte : la mère de Georges est condamnée à l’indemniser. Georges, lui, quitte la Meuse et rejoint sa sœur à Laon, où il trouve un emploi d’aide-magasinier.

Pour arrondir ses fins de mois, il fait des rapines avec deux amis : vol de pneus, de cigarettes, larcins dans les stocks américains, fric-frac dans des maisons bourgeoises, le tout avec la complicité de receleurs. Ses deux compères finissent par goûter à la prison. Lui décide de partir pour Paris. Bernier a 16 ans, il se fait embaucher dans une entreprise de reconstruction, qui finit par l’envoyer à Brest. Au bout d’un moment, il étouffe. Son baluchon sur le dos, il part sur les routes, travaille à la tâche, accomplit deux fois le tour de France. Il a tout fait, même plâtrier, son dernier métier. Sa situation se dégrade. Il finit par vendre tout ce qu’il considère comme superflu, ses vêtements, ses chaussures et même sa valise. Il dort dans les jardins publics, sur les bancs dans la rue, verse dans le vol à l’étalage. À 18 ans, son horizon est sombre, celui d’un vagabond qui, fatalement, se retrouvera derrière les barreaux. C’est alors qu’à Perpignan, il s’arrête devant une affiche sur laquelle un fier soldat, drapé de tricolore, s’adresse à lui : « Engagez-vous, rengagez-vous dans les troupes coloniales ». L’Indochine ! Et si c’était la solution ? Bien

sûr, on est en pleine guerre, mais l'Indochine, c'est l'aventure, le lointain, l'exotisme et aussi l'occasion de prouver qu'on est quelqu'un ! À condition de ne pas rester simple troufion, mais de prendre du galon ! Georges s'engage, fait ses classes, obtient le grade de sergent, avant d'embarquer pour l'Indochine.

Pendant ce temps, Cavanna est revenu en France. À son retour, il retrouve un emploi de maçon, tout en écrivant, dans *Le Déporté du travail*, de petits textes qu'il illustre lui-même. Car, désormais, il tâte du crayon. Il veut même en faire son métier et tente vainement de placer des dessins dans les journaux qui en accueillent : *Le Hérisson*, *Marius*, *La Presse*, *Ici Paris*, *France Dimanche*. Trop incisifs, trop brutaux, pas assez édulcorés, pas assez vaudevillesques ! La roue semble néanmoins tourner lorsque l'Association des déportés du Travail l'embauche et lui confie tous ses travaux illustrés (brochures, affichettes, expositions). Il conçoit aussi une bande dessinée, « Micou et son chien Tomate », qui paraît dans un magazine pour enfants, *Kim*. Pour vivre de son crayon, Cavanna prend tout ce qui se présente à lui, décors de vitrines de restaurants, emballages de boîtes de camembert, illustrations dans *L'Agenda des Vins du Postillon*, dessins dans *Kodéco*, le journal de l'entreprise Kodak. Et puis, de temps en temps, *Ici Paris* ou *La Presse* acceptent – enfin ! – de publier l'un de ses dessins, qu'il signe Sépia, du nom et de la couleur de sa chatte. Reste qu'au début des années 1950, Cavanna tire le diable par la queue.

Bernier sera resté vingt-huit mois en Indochine, d'abord affecté au déminage et à la radio, puis comme chef de poste. C'est là qu'il s'endurcit, qu'il devient un meneur d'hommes, un organisateur, un tacticien. À 20 ans, 21 ans seulement ! L'empreinte de l'Indochine chez Bernier est indélébile, moins à cause des bordels de Saïgon et de Hanoï (où il contracte cinq fois la blennorragie) ou de la cuisine vietnamienne qu'il adore qu'en raison des atrocités qu'il y a connues. Plus rien ne peut

l'impressionner, et surtout pas l'autorité. De retour en France, au terme de son contrat d'engagement, il décide de rejoindre les parachutistes coloniaux. Après l'Indochine, la Corée ? Le stage commando qu'il suit entre Fréjus et Saint-Raphaël est pire que tout ce qu'il a vécu sous l'uniforme. Mais, muni de son brevet de parachutiste, il est prêt au combat. Cependant, lors de la visite médicale, l'examen révèle qu'il a contracté une tuberculose pulmonaire. Se clôt ainsi la carrière militaire de Bernier. Après avoir quitté l'hôpital de Vannes, en 1953, il se rend à Paris, loue une chambre près du métro Marcel-Semhat et commence à chercher du travail. C'est là que commence sa deuxième vie lorsqu'un jour, épluchant les petites annonces de *France-Soir*, il lit : « Gagnez 500 francs par jour, jeunes gens, jeunes filles. Se présenter 28, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris IX^e » : le journal *Zéro* cherche des colporteurs !

Coup d'État

Grâce au talent de Cavanna, toujours épaulé par Fred, et au savoir-faire de Bernier, *Zéro* s'écoule à plus de 30 000 exemplaires par mois. Le réseau de vente touche la province, l'argent rentre, au point que Jo déménage deux fois pour s'installer finalement rue Agar, dans le XVI^e arrondissement, et peut s'acheter sa première voiture américaine, une Cadillac blanche. Avec elle, il fait la tournée des colporteurs, les ravitaille en victuailles et boissons ou va les chercher au poste quand ils se sont fait embarquer par la police pour vente illégale sur la voie publique. S'occupant de la conception du journal, fournissant des textes, Cavanna doit peu à peu renoncer à dessiner, « la mort dans l'âme », confiera-t-il à Jacques Chancel, en avril 1975. Mais toutes ces années sont fondamentales dans sa vie, car il y apprend, tout simplement, à faire un journal.

Fin 1957, le patron, Jean Novi, décide de rebaptiser *Zéro* pour l'appeler *Les Cordées* : plus consensuel, plus « vendeur », selon lui. C'est bien ce qui gêne Cavanna, qui n'aime pas ce titre, trop « boy-scout », trop « comme tout le monde ». Il proteste, trépigne, essaie d'expliquer, en vain. Lot de consolation : Novi le nomme rédacteur en chef à part entière. Dans cette fonction, Cavanna se révèle déjà comme un grand découvreur de talents. Un jour de 1958, un jeune homme blondinet d'à peine 17 ans, tout intimidé, tout tremblant, lui présente ses compositions, qu'il signe Jiem. À l'époque, il travaille pour les vins Nicolas, ce qui lui a permis de publier quelques dessins « sans paroles » dans le journal de la Régie, *La Gazette de Nectar*. Ceux qu'il propose à Cavanna ne sont pas très bons, maladroits, trop classiques, trop humour à la papa. Mais l'œil aiguisé de Cavanna a repéré un coup de crayon, a décelé un génie en devenir. « Il faut que tu continues, que tu travailles encore et encore, que tu sortes de toi-même, que tu comprennes que ce métier est ingrat, qu'il faut une vraie volonté pour y arriver », lui dit-il. Autodidacte, le gamin va suivre ses conseils et, un jour, Jiem (pour JM, « Jean-Marc » Roussillon) va devenir... Reiser.

Reiser est né en avril 1941, à Réhon, petite ville de Meurthe-et-Moselle dominée par l'activité sidérurgique et le monde ouvrier. Charlotte, sa mère, femme de ménage, l'élève seul. Quant à son père, le mystère plane sur ses origines. Est-il Pierre Roussillon, soldat tué en 1940, comme le prétend Charlotte, ou, comme l'affirme le biographe du dessinateur, Jean-Marc Parisis, s'agit-il d'un soldat allemand ? La chevelure blonde du jeune Jean-Marc entretient le doute et, quand sa mère veut vexer l'enfant puis l'adolescent, elle le traite de « fils de boche ». Toujours est-il qu'il est issu, comme la plupart des jeunes dessinateurs qui vont l'accompagner, à *Hara-Kiri* puis à *Charlie Hebdo*, d'un milieu modeste et, comme eux, a arrêté tôt ses études, à 15 ans. Jamais il n'oubliera ses origines sociales. Comme eux

aussi, il est dévoré par la passion du dessin qu'il apprend, en autodidacte. Et, comme il faut bien vivre, il a commencé comme apprenti chez Couleurs Lefranc, avant d'entrer chez Nicolas. C'est dire combien la rencontre avec Cavanna change son destin.

Tout bascule fin 1958, lorsque le patron de *Cordées*, Jean Novi, meurt d'une crise cardiaque. Sa veuve, Denise, reprend le journal, qui s'écoule alors à près de 100 000 exemplaires. Que le courant ne passe pas entre elle et Cavanna est peu dire. Elle ne connaît rien au métier et fait preuve d'une autorité glaciale que, très vite, il ne peut plus supporter. À vrai dire, les rapports ne sont guère meilleurs entre Mme Novi et Bernier. C'est lui, alors, qui prend l'initiative. Cavanna veut son journal, et lui rêve de réussir, d'être son propre patron. « Mettons-nous à notre compte ! » lui dit-il. « Et l'argent ? » demande Cavanna. « Cela, j'en fais mon affaire », lui répond Bernier.

Bernier loue un local au 4, rue Choron, à deux pas de l'église Notre-Dame-de-Lorette et, dans le plus grand secret, convoque les colporteurs. Tous décident de le suivre. Du jour au lendemain, Mme Novi se retrouve sans vendeurs et avec un stock de journaux sur les bras. Elle n'a pas le choix et accepte de céder à Bernier tous les numéros de *Cordées* à prix bradé. On est en mai 1960. La recette de *Cordées* ne suffit cependant pas à lancer un journal. Alors Bernier se démène, négocie des délais de paiement avec Guichard, l'imprimeur, et, un soir d'août, annonce aux colporteurs qu'il va lancer un nouveau mensuel avec Cavanna, futur rédacteur en chef, épaulé par Fred comme directeur artistique. C'est Cavanna qui a trouvé le titre : il s'appellera *Hara-Kiri*.

Le premier numéro, vendu par colportage, tiré à 10 000 exemplaires, paraît en septembre 1960. Sur la couverture rouge, en petit format (proche du modèle de *Pariscope* ou de *Télépoche*), un samouraï, dessiné par Fred, s'ouvre le ventre en relevant une fermeture éclair qui laisse apparaître le visage hilare d'un petit

bonhomme, grossièrement croqué. À l'intérieur, un pavé annonce : « Ne jetez pas votre *Hara-Kiri* après l'avoir lu. Ne le laissez pas traîner : les gosses en feraient des avions et votre femme des bigoudis... et vous vous en mordriez les doigts jusqu'à l'omoplate... Car ce numéro vaudra de l'or dans peu d'années ! Rangez-le précieusement, louez un coffre à la banque... » On y trouve des dessins de Pélotsch, de Vicq, de Giem (eh oui, le journal a déformé l'orthographe de Jiem !), des illustrations de Fred, et un tas de textes signés par Jean Pélissier, Charles Le Gros, Arthémise ou Sépia, autant de pseudonymes qui cachent la griffe de Cavanna. Faux courrier du cœur, concours farfelu, reportage hilarant sur le championnat du monde de tressage de scoubidous en 1996, publicité détournée..., au total 64 pages de rire décalé. *Hara-Kiri* n'est pas encore le journal corrosif, virulent, « bête et méchant » qu'il va devenir. Encore quelques numéros, et ce sera le cas.

Un esprit d'équipe

Commandes, corrections, mise en page, contenus... Cavanna s'occupe de toute la composition du journal. Bernier, lui, gère l'intendance, et ce n'est pas un mince travail. L'argent devient une obsession, d'autant que, pour jouer dans la cour des grands, *Hara-Kiri* obtient – ambition ô combien onéreuse ! – d'être distribué en kiosques, à partir du numéro 3. Il s'agrandit (format *Paris Match*), ce qui augmente le coût du papier et de l'impression. Or *Hara-Kiri* refuse toute recette publicitaire, condition de son indépendance !

La nouvelle de l'apparition d'un journal qui publie des dessins libres, impertinents, originaux se répand parmi les jeunes dessinateurs qui viennent, tour à tour, présenter leur production à Cavanna. Ils découvrent un homme rugueux, au franc-parler, un

grand escogriffe à la moustache noire et au cheveu taillé en brosse qui leur fait un peu peur mais qui, en matière de dessin, sait de quoi il parle.

Le premier « nouveau » à intégrer l'équipe, en novembre 1960, est Cabu, amené au journal par Fred, qu'il a rencontré cinq ans plus tôt dans l'antichambre d'un journal où il proposait ses dessins. Il revient de son service militaire en Algérie et, malgré son jeune âge – 24 ans –, il a déjà une petite expérience du dessin. Né à Châlons-sur-Marne en janvier 1938, Jean Cabut est fils de professeurs : son père, qui enseigne la forge à l'École des arts et métiers de la ville et tâte de la peinture, lui impose une rude discipline.

Dès le plus jeune âge, Cabu ne se sépare jamais de son crayon. À 13 ans, il gagne un concours de dessin organisé par les stylos Météore, dans le journal catholique pour enfants *Cœurs vaillants* (celui qui, le premier, avant-guerre, publia *Les Aventures de Tintin* !) et se voit remettre une magnifique bicyclette. Élève au lycée Pierre-Bayen, il y dessine dans un petit journal, *Le Petit Fum's*. À 16 ans à peine, Cabu publie ses premiers croquis dans *L'Union de Reims* (qu'il signe K-Bu). Venu à Paris, il décroche, à 17 ans, un stage d'apprentissage chez Prot frères, un studio de dessin publicitaire spécialisé dans les produits alimentaires. Quand on a créé des emballages de biscottes ou des boîtes de camembert, la mise en page n'a plus de secret pour vous. Il apprend aussi l'art de dessiner des lettres, une maîtrise technique qui contribuera à sa patte. Profitant de ses temps libres, il suit des cours à l'école Estienne, réputée dans les arts graphiques, fréquente aussi l'académie Julian, école de peinture et de sculpture qui, depuis le Second Empire, a vu nombre d'artistes s'exercer au nu académique. Il ne pense pas à devenir peintre ; il veut faire du dessin d'humour, comme Dubout, qu'il admire tant. En attendant, il essaie de placer ses croquis au *Hérisson* et à *Ici Paris*, publie son premier dessin dans un grand magazine, *Paris Match*,

le 13 avril 1957, et arrondit ses fins de mois en croquant les touristes, place du Tertre. C'est dire si *Hara-Kiri* est une aubaine pour lui.

Cavanna comprend tout de suite qu'il a affaire à un caricaturiste d'exception, que Cabu, sous ses dehors de garçon gentil, est un dessinateur féroce. Ses vingt-sept mois sous l'uniforme de seconde classe au 9^e régiment de zouaves, près de Constantine, en ont fait un antimilitariste forcené : c'est en Algérie, aime-t-il dire, qu'il a fait son « instruction civique ». Il en a même rapporté un personnage, l'adjudant Kronenbourg, fidèle portrait d'un sous-officier qu'il y a connu, idiot, brutal, ivre du matin au soir. Dès le n° 3 de *Hara-Kiri*, l'antimilitarisme de Cabu s'affirme comme une image de marque. Il commence aussi à inventer un lycéen aux lunettes rondes qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, baptisé en juin 1961 « le Grand Duduche ».

Peu de temps après Cabu, début 1961, débarque rue Choron Georges Blondeaux, 31 ans, dessinateur industriel à la SNCF, marié, père de deux enfants, vivant dans un petit appartement de banlieue. Il ronge son frein dans un travail alimentaire. Sa passion, c'est le dessin d'humour. On l'appellera bientôt « Gébé », pseudonyme forgé sur ses initiales.

Il est né à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne), en juillet 1929. Son père, Maurice, était ajusteur. Sa mère, Germaine, servit comme cuisinière chez les Rothschild. Ayant échoué au baccalauréat, il se fait embaucher à la SNCF en 1947, en pleine grève des cheminots. Il racontera plus tard, par des mots exquis, le souvenir délicieux qu'il garde de sa première journée d'employé aux chemins de fer : « Moi, parmi eux depuis le matin, passager clandestin, j'allais réglant mon pas sur le leur, vers mon premier emploi. Je faisais, en ce beau jour de printemps, mon entrée sur le marché du travail, par le grand portail fleuri de la grève. »

Gébé ne cesse de dessiner. Il admire les maîtres de l'absurde et de l'humour noir, Maurice Henry, Chaval, Mose. Il commence

à publier dans *La Vie du Rail*, parvient à placer quelques compositions dans *Paris Match* ou *Le Journal du dimanche*. En 1960, c'est le tournant : il remporte le concours lancé par *Paris-Presse*, qui veut transcrire en bande dessinée le film de Louis Malle, *Zazie dans le métro*. Lui, l'inconnu, a battu des dessinateurs à la réputation déjà établie, comme Sempé ! Assuré d'un travail d'au moins six mois pour un salaire quatre fois supérieur, il n'hésite pas : il quitte la SNCF. Hélas, après dix numéros, *Paris-Presse* décide d'arrêter la publication de ses dessins. Plus de travail, plus de salaire, c'est la déconvenue. Et puis un jour, dans la rue, il voit une affiche pour *Hara-Kiri*. Bien lui en prend. Au journal, c'est Bernier qui le reçoit. « On prépare un numéro sur les snobs, si cela vous inspire... ». Oui, cela l'inspire et, trois jours plus tard, il revient avec une double page. Cavanna est subjugué par la puissance de son trait. Voici Georges Blondeaux intégré à l'équipe.

Les miracles se poursuivent, avec l'arrivée d'un élève des Beaux-Arts, âgé de 22 ans, qui a commencé à dessiner dans la revue *Bizarre*, en 1958, et apparaît déjà comme un maître de l'humour noir : Roland Topor. Quelque temps plus tard, un jeune homme de 25 ans frappe à la porte du journal. Il s'appelle Georges Wolinski.

L'enfance de Georges a été marquée par la tragédie. Il naît à Tunis, en juin 1934. Siegfried, son père, juif polonais, et Lola, sa mère, elle-même issue d'un père italien, ont reçu la nationalité française en janvier 1930. Siegfried dirige une usine de ferronnerie d'art, rue Ahmed Bey, à Tunis. C'est un artiste : Georges conservera toujours son précieux carnet de dessins, origine, peut-être, de sa vocation.

En 1936, touché par la crise économique, Siegfried doit licencier une partie de son personnel. La suite, c'est le *Journal des Débats* du 17 octobre 1936 qui la raconte : « Parmi ses ouvriers, se trouvait un sujet italien, nommé Édouard Motta, à qui

M. Wolinsky (*sic*) avait toujours témoigné une grande bienveillance. Motta insista auprès de son patron pour être réintégré. On lui promit formellement de le reprendre. Mais l'ouvrier, surexcité sans doute par quelques meneurs, sortit un revolver de sa poche et le déchargea à trois reprises sur M. Wolinsky. Transporté d'urgence à l'hôpital civil, le malheureux industriel y décédait vingt heures plus tard, après d'horribles souffrances. » Ce premier drame est suivi d'un autre : sa mère, atteinte de tuberculose, quitte Tunis pour se faire soigner sur le continent et s'installe dans les Hautes-Alpes. Il est alors élevé par ses grands-parents maternels. C'est dans leur bibliothèque (et celle de son oncle) qu'il découvre Jules Verne, Jack London, Edgar Poe, Mark Twain, Rudyard Kipling, Aldous Huxley, mais aussi Victor Hugo, Alfred de Musset, Henri Barbusse et Rabelais. Son grand-père lui apprend les rudiments de son métier, la pâtisserie. Mais c'est bien le dessin qui l'attire. Il dévore *Mickey, Hop-là*, avant que l'arrivée des Américains, en 1944, ne lui fasse découvrir les *comics*, Milton Caniff, *Superman*...

Georges rejoint sa mère, qui s'est remariée, en 1946. Au lycée de Briançon, il crée un petit journal illustré, *Le Potache libéré*. Au lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur-des-Fossés, il fonde le *Crypto-journal*. Il y signe « Georgie », du surnom que lui donnait sa grand-mère. Son beau-père le fait entrer dans sa fabrique de tricot, mais sa passion pour le trait reste intacte : il s'inscrit en architecture aux Beaux-Arts. Reste que le dessin de presse l'attire bien plus que l'architecture. Il s'émerveille en découvrant les maîtres américains, tels Will Elder ou Harvey Kurtzman et, comme Cabu, voue un véritable culte à Dubout. Un jour, prenant son courage à deux mains, il va voir Bosc, grand dessinateur de l'absurde, et lui montre ses croquis. Wolinski craignait le jugement d'un homme qu'il admirait, mais il repart plein de confiance : Bosc l'a encouragé à continuer. En 1958 vient la première consécration : il publie un dessin dans *Rustica*.

Comme tous les jeunes de sa génération, il part en Algérie pour vingt-huit mois de service militaire. Sergent au centre d'expérimentation atomique de Reggane, en plein désert, il tombe sur un encart publicitaire signé Topor, en feuilletant la revue *Arts*. En permission à Paris, il se rend au siège de *Hara-Kiri*. Il est reçu par Odile Vaudelle, compagne de Bernier, qui assure le secrétariat. Il lui laisse une planche, parodie en trois dessins du poème de Victor Hugo, « Après la bataille ». La composition est très fouillée, trop fouillée. Le trait, outrancièrement noirci, ne se prête guère à la reproduction, mais Cavanna décèle en Wolinski un vrai talent. C'est cela, sa grande qualité : savoir percevoir chez un dessinateur ce qu'il ne soupçonne pas encore sur lui-même ! « Est-ce que je peux vous envoyer d'autres dessins ? » demande timidement Wolinski. « Oui, répond Cavanna. » La machine Wolinski est lancée.

Dans *Hara-Kiri*, où la rédaction se réunit le lundi, chacun a sa page, est libre de son sujet, mais tout le monde est susceptible de se faire engueuler par Cavanna. Il est l'aîné, a de l'autorité. Il impressionne et, jusqu'au bout, Cabu ou Reiser continueront à le vouvoyer. C'est lui aussi qui imprime son ton au journal. Par son exigence, par sa dureté, par ses conseils avisés, il contraint ainsi deux dessinateurs d'exception à trouver leur style, Reiser et Wolinski.

Reiser part en Algérie pour effectuer son service militaire au printemps 1961. L'aventure de *Hara-Kiri* se poursuit sans lui. Après deux ans sous l'uniforme, il revient et propose des dessins plus lourds et plus pâteux que jamais, au point que Cavanna se fâche et refuse de les publier. « Défonce-toi, lave-toi la tête, trouve des idées, travaille ! » Reiser écoute, creuse, se remet en question. En septembre 1963, il arrive avec un dessin intitulé *Le Pont des enfants perdus* : le dépouillement du trait, la noirceur et la cruauté du style indiquent que Jiem est mort et que Reiser est né.

L'autre métamorphose est celle de Wolinski. Pour lui, un bon dessin est un dessin minutieusement travaillé. Quelle erreur !

Cavanna l'incite alors à se débarrasser de l'ombre des dessinateurs qu'il admire, à cultiver sa spontanéité, bref à trouver son style. En avril 2002, sur France Inter, il raconte à ce propos : « Pendant les séances de travail, Wolinski dessinait, dessinait. Il foutait ça par terre. Cela tombait, j'en avais partout. Je regarde. C'étaient toujours des petites bonnes femmes qui cavalaient, les bras tendus devant, les nichons à l'air. C'était du dessin de téléphone, mais ça avait une allure folle. "Voilà, c'est ça, fais ça !" "T'es fou", me répondait-il. Il avait honte. Quand il s'est décidé à oser, il est devenu le Wolinski de maintenant. » Le pas franchi, Wolinski s'avère rapidement le dessinateur le plus célèbre de *Hara-Kiri*, au point qu'en 1968, les confiseries Mars l'engagent pour sa campagne d'affiches dans le métro, « Mars, et ça repart ». Pour l'occasion, il touche l'équivalent de plus de 35 000 euros actuels contre seulement six dessins. Jamais il n'avait reçu autant d'argent.

« Bête et méchant »

Vraie ou fausse lettre adressée à la rédaction ? En tout cas, le journal reproduit le courrier furieux d'un militaire qui se termine par ces mots : « Non seulement vous êtes bêtes, mais vous êtes méchants. » *Hara-Kiri* s'en réjouit, il a trouvé son slogan qu'il affiche fièrement en couverture, dès avril 1961 : « journal bête et méchant ». On ne peut mieux résumer son ambition.

Au début, *Hara-Kiri* est très inspiré de *Mad*, magazine satirique américain créé en 1952, dont Cavanna aime l'humour provocateur. C'est là, par exemple, que le journal puise l'idée des parodies publicitaires. Mais, avec le temps, il va bien plus loin que son modèle. « Assez de niaiseries, assez d'érotisme par procuration, assez de ragots de garçon coiffeur, assez de sadisme pour pantoufflards, assez de snobisme pour gardeuses de vaches, assez de cancons d'alcôve pour crétins masturbateurs, assez, assez ! » écrit Cavanna, dès le premier numéro. *Hara-Kiri* dépoussière les années 1960, ses conformismes, ses hypocrisies, ses tabous. Le journal ne vise pas le grand public, mais écrit et dessine pour ceux qui ne supportent plus les interdits de la société, avec les mots de tous les jours, les plus rudes, les plus crus, les plus directs. On appelle un chat un chat, et un cul un cul ! Alors, bien sûr, pas question de se censurer quand il s'agit de sexe. Le sexe, c'est la vie, et on l'expose avec un grand éclat de rire.

Pas non plus de limites à l'humour : on doit pouvoir rire de tout, des militaires, des flics, des curés, mais aussi des morts, des cancéreux, des infirmes, et surtout des cons ! Dans *Hara-Kiri*, pas de calembours, pas de jeux de mots, pas de gags, pas d'allégories ; on cogne. L'humour doit être un « coup de poing dans la gueule », comme aime à le rappeler Cavanna. Il doit démythifier la bêtise des menteurs comme des crédules. Le « bon goût », le « respect », *Hara-Kiri* non seulement ne le connaît pas, mais il les exècre. Quant à la politique, le journal l'ignore ou frappe indistinctement tous les camps.

Phénix-*Hara-Kiri*

En juillet 1961, *Hara-Kiri* est tiré à 25 000 exemplaires et commence à toucher la province. Mais, depuis qu'il est en kiosque, le journal est dans le viseur de la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, créée par la loi de 1949 sur la protection de la jeunesse, elle-même durcie en 1958. « Pornographie », le mot est lancé et, le 18 juillet 1961, la sanction tombe, sans avertissement : sous la pression de la Commission, le ministère de l'Intérieur interdit d'afficher ou d'exposer le journal en tous lieux publics – et donc en kiosque –, et de le vendre aux mineurs de moins de 18 ans. Impossible d'en faire la publicité, impossible de le distribuer ! C'est « une condamnation à mort », réagit vivement l'équipe de *Hara-Kiri*, dans un tract adressé à la presse et à ses abonnés.

Le choc est rude, mais Cavanna et Bernier ne s'avouent pas vaincus. Ils font le siège du ministère de l'Intérieur et finissent par obtenir un rendez-vous avec une certaine Mme Dietsch-Pollin qui, agent supérieur au service juridique et technique de l'Information et rapporteure à la Commission, a déclenché les hostilités. Elle a tout compté, les mots « con » ou « cul », les

références scatologiques, les seins comme les fesses. À l'image d'écoliers chahuteurs pris en faute par le surveillant général, Cavanna et Bernier baissent les yeux, répriment leur envie d'insultes et tentent de la persuader de leur bonne foi. Vainement. Second rendez-vous, cette fois avec Pierre Morelli, magistrat et secrétaire de la Commission. Muni de tous les numéros de *Hara-Kiri*, il a épiluché minutieusement chaque « vulgarité » du journal. « Vous trouvez ça drôle ? » Cavanna prend sur lui pour expliquer calmement son humour à un homme définitivement incapable de le comprendre. « Qu'est-ce qu'il a fallu débiter comme conneries ! » se souvient Cavanna. Finalement, *Hara-Kiri* est mis à l'épreuve. Cavanna et Bernier fournissent une maquette « expurgée ». Insuffisant pour la Commission. Alors, ils font imprimer deux numéros pour la convaincre, profitant de l'occasion pour écouler illégalement par colportage des exemplaires en province (moins risqué qu'à Paris !). Finalement, le ministère de l'Intérieur lève sa sanction le 29 janvier 1962.

Après six mois d'interdiction, le bilan est catastrophique. Les caisses sont vides. Il faut persuader les kiosquiers et les libraires de reprendre le journal : ils ne veulent pas d'ennuis et sont sceptiques lorsque Bernier leur affirme qu'il est de nouveau autorisé. Le numéro de fin février 1962 n'est vendu qu'à 4 000 exemplaires ! De plus, *Hara-Kiri* se sait désormais sous surveillance étroite. Il va falloir jouer finement. Bernier et Cavanna échangent régulièrement des coups de téléphone avec des membres de la Commission, qui les convoquent parfois pour leur passer un savon. « Attention, vous frôlez la zone dangereuse ! » Il faut attendre fin 1962 pour voir apparaître la première cuisse en pages intérieures. Puis le journal, qui a de plus en plus recours à la photo, s'enhardit, en évitant toutefois d'exposer crûment la nudité en couverture.

Le journal remonte lentement la pente et se réinvente. En mars 1962, par exemple, *Hara-Kiri* crée le « Professeur Choron »,

lors d'une séance photo où Bernier campe un docte savant donnant des conseils... sur les mailles de bas qui filent. L'idée de le surnommer ainsi viendrait, selon des témoignages concordants, de Cabu : « Nous sommes rue Choron... pourquoi pas Professeur Choron ? » Bernier est encore en costume cravate, mais il va bientôt peaufiner son personnage, en se rasant le crâne, en se munissant d'un fume-cigarette (trois paquets de Pall Mall chaque jour !), en se coiffant d'une casquette de marinier, en adoptant le polo rouge sous un grand pardessus noir, qu'il porte hiver comme été ; autant de marques de reconnaissance. Fini Bernier, vive le Professeur Choron ! Et désormais plus personne ne se souvient que le vrai Choron, celui qui a donné le nom à la rue, Alexandre-Étienne Choron (1771-1834), fut musicien et fonda, en 1817, l'Institution royale de musique classique et religieuse...

« La presse nous méprise, il faut faire parler de nous », décrète Choron. En 1963, il décide d'organiser des déjeuners – toujours très arrosés ! –, chaque lundi, et d'y convier des gens de la télévision, de la radio, du spectacle. En octobre 1963, l'iconoclaste producteur Jean-Christophe Averty, qui vient de lancer *Les Raisins verts*, accepte l'invitation. Le courant passe avec Bernier et, dès le mois suivant, le directeur de *Hara-Kiri* dispose de sa rubrique dans l'émission : « Un jeu bête et méchant du Professeur Choron ». Belle publicité ! Mais ce n'est pas la seule, car Choron va vite disposer d'un autre complice, Francis Blanche, lui aussi bientôt familier des agapes du lundi. Choron achète un spot publicitaire de trente secondes dans l'émission de Blanche, qui triomphe tous les week-ends sur Europe n° 1. « Si vous avez de l'argent à foutre en l'air, achetez *Hara-Kiri*, journal bête et méchant, sinon volez-le ! » clame la voix de Choron, avec une intense gravité. Là-dessus, Francis Blanche brode, en rajoute, développe un véritable sketch pendant cinq minutes et ce, de semaine en semaine. L'impact est considérable. Les déjeuners du lundi se transforment en « fêtes » du lundi, avec leurs habitués ;

outré Averty et Blanche : Romain Bouteille, Jacques Sternberg, Raymond Queneau, Pierre Perret, René Goscinny, Bernard Haller, etc. Surtout, les ventes du journal explosent, jusqu'à 100 000 exemplaires ! Tout va si bien que Choron lance, en 1965, la collection « Bête et méchant », avec des albums de Topor, de Wolinski ou de Gébé. L'année précédente, il a créé le prix Bête et méchant, décerné chaque année, et successivement à Jean-Christophe Averty – bien sûr ! –, Frédéric Pottecher et Michel Braibant, juste avant... Diderot, pour *La Religieuse*, dont l'adaptation au cinéma, par Jacques Rivette, vient d'être censurée.

Les ventes frôlent bientôt les 250 000 exemplaires. Rien n'est trop beau pour *Hara-Kiri*. On renouvelle la maquette, on augmente la pagination, on introduit la quadrichromie. Tout va bien ? Méfiance. La notoriété du journal attire l'attention sur lui. Arrive le premier procès. En mai 1965, *Hara-Kiri* publie une fausse publicité où une femme en maillot de bain, le visage ridé, les joues flasques, le corps décharné, les veines saillantes, vante les mérites des produits de beauté Elizabeth Arden. Aussitôt, la marque porte plainte pour diffamation. Si le juge estime que la parodie est « de mauvais goût », il déboute Elizabeth Arden, ce que confirment la cour d'appel et la Cour de cassation. Plus préoccupant, la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence commence à adresser au journal des avertissements de plus en plus insistants et, en décembre 1965, le menace d'interdiction. Cavanna croit tirer *Hara-Kiri* de l'embarras avec la lettre rassurante qu'il envoie aux censeurs ; en fait, il n'a obtenu qu'un sursis. Le 23 mai 1966, un arrêté du ministre de l'Intérieur prononce une nouvelle interdiction.

Cette fois, *Hara-Kiri* peut compter sur les soutiens de prestigieux intellectuels et d'artistes. Achard, Antoine, Averty, Aragon, Beauvoir, Blanche, Bory, Brassens, Breton, Dac, Daninos,

Étiemble, Fallet, Jeanson, Kessel, Vercors, Lanoux, Morin, Pauvert, Queneau, Resnais, Salacrou, Triolet et quelques autres, dont de nombreux dessinateurs (Chaval, Siné, Sempé, Bosc...), s'associent à la lettre ouverte de protestation que Bernier et Cavanna adressent au ministre de l'Intérieur, Roger Frey. Mais il reste inflexible. Pourquoi un tel acharnement ? Cavanna soupçonne qu'Yvonne de Gaulle elle-même est à la manœuvre !

Hara-Kiri s'effondre. Choron ne peut plus payer ses collaborateurs. Topor et Fred s'en vont en claquant la porte. Reiser, Gébé, Fred rejoignent Cabu à *Pilote*, qui y publie depuis 1963 (il travaille également pour *Le Figaro*). *Pilote* est une confortable solution de repli. Créé en 1959, racheté par Dargaud en 1962, l'hebdomadaire de bandes dessinées est co-dirigé par Jean-Michel Charlier (*Blueberry*, *Valérian*) et René Goscinny, le créateur d'Astérix, avec Uderzo (en 1966, *Astérix chez les Bretons* se vend à 600 000 exemplaires, en seulement deux semaines). Avant *Pilote*, la bande dessinée était réservée aux enfants (*Cœurs vaillants*, *Fripounet et Marisette*...). Avec *Pilote*, elle s'adresse désormais aux adolescents, voire aux jeunes adultes.

Goscinny connaît bien la presse satirique, qu'il a côtoyée lorsqu'il vivait en Argentine et aux États-Unis. Comme Cavanna, il est un grand découvreur de talents. Il est aussi un rédacteur en chef libéral. Mais, s'il aime le Grand Duduche de Cabu, il n'est pas question pour lui de publier les dessins provocateurs de Reiser et Gébé : les lecteurs, selon lui, ne comprendraient pas leur audace. Il les cantonne alors à l'écriture de scénarios. Néanmoins, les anciens de *Hara-Kiri* sont tout de suite intégrés à l'équipe. Fred et Gébé accompagnent même Marcel Gotlib et René Goscinny dans l'émission « Le Feu de camp du dimanche matin », sur Europe n° 1. Bref, pour ses ex-dessinateurs, la page de *Hara-Kiri* semble définitivement tournée.

Hara-Kiri, qui vient de s'endetter lourdement avec ses innovations techniques, cumule une ardoise de 6 millions d'euros

actuels. Bernier, qui ne peut plus honorer le loyer de la rue Choron, installe l'entreprise d'abord rue de la Grande-Truanderie puis rue Montholon, dans un étroit local de 50 m², jusqu'alors réservé aux colporteurs. Étranglé par ses créanciers, il dépose le bilan des Éditions Hara-Kiri, mais évite la liquidation judiciaire en signant avec eux un concordat sur huit ans, c'est-à-dire un échelonnement annuel des remboursements. L'accord deviendrait caduc si, une année, Bernier ne pouvait respecter son engagement.

La sinistre comédie de 1961 recommence : tournée des officiels, pourparlers, maquettes bidon, belles promesses... Cela s'enlise : il faut frapper plus haut. Qui peut débloquer la situation ? Cavanna va voir l'éditeur Christian Bourgois, qui accepte d'en toucher un mot au Premier ministre, Georges Pompidou. Le 11 novembre 1966, Bernier est reçu par son chef de cabinet. L'horizon s'éclaircit. Quelques jours plus tard, la sanction est levée !

Tout reconstruire

« *Hara-Kiri* revient ! » proclame le numéro de janvier 1967, avec la photo du Professeur Choron hilare. Mais il revient sur un champ de ruines. De la rédaction, ne restent plus que Cavanna, Choron et Wolinski. Cabu et Reiser acceptent de réintégrer l'équipe ; Gébé se fait longuement désirer, mais finit par la rejoindre. Il faut néanmoins trouver de nouvelles recrues. Deux d'entre elles contribueront à façonner l'histoire de *Charlie Hebdo*. D'abord un rédacteur de 33 ans, Henri Roussel, dit Del-feil de Ton, pseudonyme dont il refuse de donner l'origine. Ce fils de fonctionnaire, brillant élève, qui a grandi en banlieue parisienne, se rêve écrivain, depuis qu'au lycée un professeur de français lui a fait découvrir Marcel Aymé. Étudiant en propédeutique

puis en droit, il cherche son itinéraire et son style, qu'il travaille patiemment. Puis vient l'appel sous les drapeaux, ces trente mois en Algérie qui le brisent et le marquent pour toujours : « une entreprise de décervelage », dira-t-il. À son retour, tout en chassant la pige dans les journaux et en occupant des petits emplois alimentaires, il rédige son premier grand texte, *Les Mémoires de Delfeil de Ton*. En 1965, il adresse le manuscrit à Cavanna, qui tarde un peu à le lire : quand il s'apprête à le publier survient l'interdiction de *Hara-Kiri*. Néanmoins, à sa reparution, Cavanna se souvient de Delfeil de Ton et, en février 1967, lui confie, pour ses « mémoires », une rubrique d'une page et demie, avant d'autres espaces rédactionnels, pour parler de jazz ou de cinéma, notamment. Delfeil de Ton sera toujours reconnaissant à Cavanna d'avoir cru en lui, en lui accordant une totale liberté pour s'exprimer.

En octobre 1967, un dessinateur de 26 ans signe son premier croquis dans *Hara-Kiri* : il s'appelle Bernhard Willem Holtrop, dit Willem. Il est néerlandais, comme l'indiquent son accent à couper au couteau... et les fautes d'orthographe dans ses dessins ! Il est né en avril 1941 à Ermelo, bourg à l'est d'Amsterdam, a fait les Beaux-Arts à Arnhem, ville orientale des Pays-Bas : c'est là, dès l'âge de 20 ans, qu'il a publié ses premiers dessins, dans l'édition locale du quotidien *Het Vrije Volk*, lié au Parti travailliste. Mais il se fait surtout connaître avec la naissance du groupe Provo, qui apparaît à Amsterdam, en 1965. Les Provos, proches des Situationnistes, sont des artistes, des étudiants, de jeunes contestataires qui rejettent les conventions, les hiérarchies, la société de consommation. À leur manière, ils annoncent le mouvement de 1968 en Europe. Leur arme, c'est l'activisme spectaculaire, les happenings, les manifestations bruyantes et joyeuses. Ils se font particulièrement remarquer en mars 1966, à Amsterdam, à l'occasion du mariage de la princesse héritière Béatrix d'Orange et du diplomate allemand Claus von Amsberg.

Postés sur le parcours du carrosse qui traverse la ville, les Provos lancent des bombes fumigènes et s'affrontent avec la police. C'est à cette époque que Willem, qui dessine déjà pour la presse du mouvement, crée le journal satirique *God, Nederland & Oranje*, titre qui reprend, par dérision, la devise des Pays-Bas. Parmi les collaborateurs, on relève la présence de Topor et du futur cinéaste Picha (*Tarzoan, Le Chânon manquant*). Les provocations de Willem à l'égard de la famille royale lui valent bien des ennuis avec la police et la justice, notamment lorsqu'il dessine la reine Juliana à sa fenêtre, en tenue de prostituée.

Willem suit de près ce qui se fait en France dans le domaine de la satire politique et, notamment par le biais de Topor, connaît bien *Hara-Kiri*. Dans un premier temps, il y envoie des planches que Cavanna refuse de publier parce qu'il ne les trouve pas assez bonnes. Willem les retravaille, mais la réponse est toujours négative. Un jour, pourtant, Cavanna dit enfin « oui » : le destin de Willem est désormais scellé. En 1968, il quitte les Pays-Bas, s'installe à Paris, où l'attire l'effervescence contestataire, et propose à Cavanna de collaborer régulièrement à *Hara-Kiri*. « D'accord, tu nous donnes une page chaque mois », répond-il. « Non, deux, sinon je ne peux pas payer mon loyer », rétorque Willem. Va pour deux, et 300 francs mensuels (un peu plus de 600 euros actuels)...

Hara-Kiri revient donc, mais demeure un immense problème, celui de l'argent. C'est, comme toujours, l'affaire de Choron. Il séduit une vieille femme très riche, Simone Gatt, et la persuade d'investir dans le journal. Elle en devient même la directrice. *Hara-Kiri* renfloué, Bernier déploie une stratégie pour reprendre pleinement le contrôle du journal. Ne pouvant lui-même diriger sa maison d'édition, en raison de ses ennuis financiers, il s'associe à l'avocat du mensuel, M^e Barbillon, à trois Hongrois de passage et à un ancien capitaine de l'armée française, propulsé gérant, pour monter sa société. Mise devant le fait accompli, Simone

Gatt rompt avec Bernier et quitte le journal. Dès que la sanction qui le frappe arrive à son terme et qu'il peut de nouveau diriger une entreprise, Choron mène une vie impossible à ses nouveaux amis, qui finissent tous par partir : au bout de quelques mois, il reprend la main sur sa maison d'édition, qu'il transforme en Éditions du Square, du nom du jardin qui jouxte la rue Montholon.

À la veille de mai 1968, *Hara-Kiri* n'est plus aussi resplendissant que deux ans auparavant. Mais l'essentiel est sauvé : il n'est pas mort. Dire qu'il est respecté ou simplement accepté dans le milieu de la presse serait bien audacieux. Pourtant, la plupart de ses collaborateurs réguliers ont obtenu leur carte de journaliste, parfois dès la création du mensuel, à commencer par Cavanna (carte n° 21885) et Cabu (carte n° 21991). Reste que, pour leurs confrères des journaux bien établis, *Hara-Kiri* se distingue avant tout par ses « obsessions phalliques et excrémentielles », comme l'écrit Françoise Giroud dans *L'Express*, le 23 novembre 1970, au moment où est lancé *Charlie Hebdo*.